

capricci

**À WERNER
SCHROETER,
QUI N'AVAIT
PAS PEUR
DE LA MORT**

par

PHILIPPE
AZOURY

ACTUALITÉ CRITIQUE

Extrait de la publication

2

Ce livre a été coédité par Capricci et le Centre Pompidou à l'occasion de la rétrospective **Werner Schroeter, la beauté incandescente**, organisée au Centre Pompidou par Sylvie Pras, responsable des Cinémas, du 2 décembre 2010 au 22 janvier 2011.

Centre national d'art et de culture Georges Pompidou

Alain Seban, président

Agnès Saal, directrice générale

Département du développement culturel

Bernard Blistène, directeur

Les Cinémas

Responsable, Sylvie Pras

Programmation de la rétrospective, Judith Revault d'Allonnes

Service Cinémas, Baptiste Coutureau, Amélie Galli, Géraldine Gomez,

Gilles Hahn, Michèle Sarrazin

Stagiaire, Regina Hock

Direction des Editions

Nicolas Roche, directeur

Le Centre national d'art et de culture Georges Pompidou est un établissement public national placé sous la tutelle du ministère chargé de la culture (loi n° 75-1 du 3 janvier 1975).

Conception graphique: Marion Guillaume

© Capricci, 2010

Isbn papier 978-2-918040-23-1

Isbn PDF web 979-10-239-0029-3

Issn 2112-9479

Droits réservés

Capricci

contact@capricci.fr

www.capricci.fr

Pour toute remarque sur cette version numérique : editions@capricci.fr

Extrait de la publication

Ouvrage publié
avec le soutien de la
DRAC Pays de la Loire

Extrait de la publication

capricci

**À WERNER
SCHROETER,
QUI N'AVAIT
PAS PEUR
DE LA MORT**

par

PHILIPPE
AZOURY

2

ACTUALITÉ CRITIQUE
Extrait de la publication

*Je suis habillé comme une fille moderne
et je suis amoureuse de toi.*

Graffiti trouvé dans des toilettes publiques à Fribourg, été 1974.

1

Un dimanche après-midi de début de l'été, à Bruxelles, dans l'adorable café Le Fontainas, un disquaire passait de vieux 45-tours de Hildegard Knef, de Caterina Valente, des airs italiens de Luigi Tenco ou Gino Paoli, avec un sens du drame et de la douceur qui n'était possible que là, à l'ombre de ce quartier où se mélange depuis longtemps ce qui subsiste de contre-culture techno et de scène gay. Tout le monde se sentit assez vite sentimental, et personne à l'heure de l'*after* ne pouvait espérer musique mieux appropriée à la lumière de juin (Bambi Jackson était mort deux jours auparavant, et toutes les villes dégorgeaient du *Thriller* planétaire *ad nauseam*). Assis en terrasse, un garçon qui bûchait sur un gros volume d'anthropologie se mit à reprendre pour lui-même les paroles tragiques de chacune des chansons. Qu'elles fussent en italien ou en allemand, il les connaissait toutes, et toutes racontaient la même histoire d'amour partie en lambeaux douloureux. À un moment précis, ceux qui l'observaient s'abandonner à ce chant à voix basse ont pu le voir pleurer – mais, si une caméra avait élargi l'image au plan large, on aurait vu que le garçon n'avait jamais été aussi heureux. Werner Schroeter était encore vivant, en ce dimanche d'extase de la fin du mois de juin 2009.

2

Werner Schroeter n'avait pas peur de la mort. Il l'a affirmé une première fois à Michel Foucault, en décembre 1981. Ajoutant que dix ans auparavant, oui, il avait eu peur de la mort. Un tel courage vient avec le temps. Ce qui tendrait à dire que le cinéaste de vingt-quatre ans qui en 1969 tenait la caméra d'*Eika Katappa*, poème opératique de deux heures et demie qu'il avait fabriqué seul, cousant, filmant et dirigeant tout, montant et mixant des milliers de sons et d'images fracturés, avait encore peur de la mort ? Si tel était le cas, le film n'en trahissait rien, qui se jetait à corps perdu dans la passion, la montrant depuis l'intérieur du cercle de sa combustion pour n'en sortir qu'au bout d'une heure et demie, échoué d'amour sous la lumière de Naples, regardant chaque blessure goutter, guettant sur la corniche l'instant insoutenable où les anges, du ciel, tombent.

Et le Werner de 1971, celui de *La Mort de Maria Malibran*, avait-il peur de la mort ? Il est évident qu'alors il faisait déjà du cinéma pour apprendre à la dévisager. Ces visages de femmes (femmes véritables ou travestis, Schroeter a toujours refusé de faire la différence), il les avait choisis parmi une petite élite de filles tragiques qui avaient en commun d'avoir désigné la mort pour horizon possible à leur destinée amoureuse. Elles pouvaient en rire, ou danser dessus. Elles pouvaient même laisser une autre voix chanter à leur place la profondeur de leur douleur. C'est dire si elles

avaient pris leurs distances avec l'idée de possession. Elles s'approchaient d'une familiarité dangereuse avec la disparition, et avec elles Schroeter laissait déjà entrevoir l'idée qu'il pourrait faire de la mort une sorte de compagne philosophique. En tirer une morale : s'abandonner en même temps qu'on laisse partir les choses, par exemple. Le genre de leçon qui s'apprend en une vie.

L'absence de peur face à la mort, où le jeune Allemand en a-t-il reçu l'enseignement ? Dans quel pays doté d'une vie violente ? Était-ce au Liban à l'hiver 1971 sur le tournage de *Salomé*, ou au Mexique en novembre 1973 alors qu'il filmait *L'Ange noir* ? À moins que ce ne soit un peu plus tôt, à la fin de l'été 1969 à Sorrente (au sud de Naples) sur le tournage (censé se situer en Espagne, à Almería...) de *Prenez garde à la sainte putain*, de Rainer Werner Fassbinder, un film qui se tournait en parallèle à *Eika Katappa* et dans lequel RWF avait demandé à Schroeter de jouer un photographe de plateau sans appareil photo – définition pas si nulle de Schroeter cinéaste : un observateur magicien qui n'a qu'à peine besoin d'une caméra pour transformer l'image en or.

3

« Regarder la mort en face est un sentiment anarchiste dangereux contre la société établie. La société joue avec la ter-